

Didier Daeninckx

# Les mots en fusion des frères Bonneff

Le 15 janvier 2011, alors que je me décidai à écrire ces quelques lignes, je tombai sur un entrefilet perdu dans la page des faits divers d'un journal du matin : « Le squelette d'un homme a été découvert lundi sous la dalle en béton d'une maison en réfection, rue des Frères-Bonneff, à Bezons (Val-d'Oise). Des pièces de monnaie en francs ont été retrouvées dans les poches du pantalon de la victime, ce qui situe la mort avant l'instauration de l'euro, il y a neuf ans. La police judiciaire de Versailles est chargée de l'enquête. » Ce n'est pas le mystère de l'identité du squelette dissimulé qui retint mon attention en lisant la brève, mais la mention du nom des Bonneff. Une recherche rapide sur la Toile m'apprit qu'en dehors de Bezons, les artères de trois autres villes, Belfort, Champigny-sur-Marne et Limoges, rendaient hommage à Maurice et Léon Bonneff fauchés tous deux au cours des premières semaines de la Grande Guerre, l'un en septembre 1914, l'autre en décembre de cette terrible année. De désespoir, leur père mit fin à ses jours en se jetant du toit de sa maison. Et si quelques plaques émaillées perpétuent leur souvenir, ce n'est pas en raison d'une fin héroïque, mais pour la place qu'ils ont prise dans une autre guerre, la guerre sociale. C'est le hasard objectif qui me mit sur leurs traces : les titres de leurs deux seuls romans jetés sur le chemin de la vie, comme les cailloux abandonnés par le Petit Poucet. Maurice Bonneff a écrit *Didier enfant du peuple*, tandis que Léon Bonneff a laissé un des rares chefs-d'œuvre de la littérature prolétarienne, *Aubervilliers*, tout entier consacré à la ville que j'arpente depuis plus d'un demi-siècle. Et la première édition en volume de ce roman ne vit le jour, aux éditions L'Amitié par le livre, qu'en 1949, un mois, à peine, après ma venue au monde. Rien ne prédisposait les deux frères à s'engager dans la voie du témoignage social, du combat contre la violence faite aux travailleurs en des temps sublimes par les expositions universelles. Certificat d'études en poche, vous quittez Belfort et ses ateliers de broderie, appelés par un cousin éditeur établi à Paris. Vous rêvez d'écrire et la poésie que vous présentez aux regards amis ne convainc pas. Jusqu'au jour où vos versifications vous attirent cette réflexion de Lucien Descaves, romancier anarchiste traduit en justice pour injure à l'armée, avec lequel un vieux communal vous a mis en relation : « La vie ne tombe pas du ciel, elle sort des pavés. » Les frères Bonneff se lancent alors dans une vaste enquête sur les effroyables conditions de travail, forçant les portes des bagnes usiniers grâce aux complicités nouées avec les militants syndicaux.

Ils écoutent les doléances des batteurs de tapis, des porcelainiers, des dentellières imagières, des mégissiers, des fabricants de verts arsenicaux, des taxidermistes... Ils font l'inventaire des maladies professionnelles qui déciment la classe ouvrière comme, par exemple, l'empoisonnement par le mercure qui frappe la corporation des coupeurs de poil ! Voici ce qu'ils en disent dans leur premier ouvrage *Les métiers qui tuent*, qui paraît en 1900 dans la collection d'études ouvrières de la Bibliographie sociale : « Intoxication des coupeurs de poil. Les peaux de lapins et de lièvre destinées à la chapel-lerie sont triées, nettoyées et brossées à la coupeuse des poils ; on les assouplit ensuite en les mouillant ; puis fendeuses et éjarreuses en retirent les parties non utilisables. Les poils sont alors secrétés, c'est-à-dire transformés en produit feutrage. Cette opération, qui s'accomplit, depuis le commencement du dix-septième siècle, au moyen du nitrate de mercure, pourrait être depuis longtemps inoffensive, plusieurs solutions d'où le mercure est banni ayant été composées et donnant d'excellents résultats. [...] Cependant, la plupart des industriels, obéissant à la routine, préfèrent la préparation toxique à la préparation inoffensive, bien que cette dernière ne coûte pas plus cher. »

L'écho rencontré par ces enquêtes leur ouvre les portes de la presse socialiste et anarchiste et ce sont des dizaines d'articles qu'ils signent dans *La Vie ouvrière*, *La Guerre sociale*, *La Bataille syndicaliste* puis dans *L'Humanité* de Jean Jaurès. Leurs textes circulent sous forme de brochures, et sont repris plus tard en volume sous le titre *La Classe ouvrière*, dressant un tableau sans concession de dizaines de professions comme celle des boulangers : « L'ouvrier est courbé sur le pétrin, ses bras sont enfouis dans la pâte, son visage et ses cheveux sont poudrés de farine, la sueur trace des sillons sur son masque enfariné. [...] Des savants ont pu doser exactement la quantité de sueur que produit le mitron durant le pétrissage : entre le poids d'un ouvrier avant ce travail et son poids après, ils ont constaté une déperdition de 365 grammes. Trois cent soixante-cinq grammes de sueur qui sont tombés dans la pâte et qui assaisonnent le pain. » Et c'est en 1908 que les publications Jules Rouff donnent à lire la somme de ce véritable travail de sociologie sauvage entrepris par Léon et Maurice Bonneff depuis près d'une décennie. Un magnifique dessin de Steinlen occupe la couverture que lacère un titre glaçant : *La Vie tragique des travailleurs*. Dans sa préface, Lucien Descaves réclamera un hôtel des Invalides du travail, comme il y a un hôtel des Invalides pour « les déchets de l'armée ». Sur trois cents pages saisissantes, on voit les régiments ouvriers monter à l'assaut de la matière, travailleurs du fer ou du feu, fourniers, changeurs de creuset, meuliers. Disparaissent du regard tubistes et scaphandriers, égoutiers, tandis que s'étire la litanie sans fin des misères de l'aiguille que poussent tailleurs et couturières, cravatières ou casquettiers. Le style est à la hauteur du titre. Qu'ils évoquent le monde des hauts fourneaux ou celui de l'industrie du caoutchouc : « Du pont de roulage, l'on domine la vallée, gouffre obscur et silencieux où les villages se marquent par des ombres plus épaisses. Au loin, l'horizon est illuminé par le rougeoiement des aciéries, pareil aux lueurs que le soleil laisse au couchant, dans les crépuscules d'été. Sur ce fond, s'élève par moments la fusée d'étincelles pourpre et or qui jaillit des

convertisseurs d'acier Bessemer, quand on donne le vent.

[...] Pour grossir la récolte vendue au prix de l'or, les Européens ont mis au pillage les forêts de l'Afrique équatoriale, détruisant arbres et lianes afin que la gomme fût plus vite recueillie. [...] Tout indigène fut frappé d'un impôt qu'il devait acquitter en un court laps de temps, sous forme de gomme coagulée. Malheur au Noir qui ne pouvait livrer, au jour dit, le poids fixé ! La flagellation à mort, les plus horribles mutilations : ablation du nez, des oreilles, des mains ; l'incendie de son village, le massacre de ses enfants lui démontraient la nécessité d'intensifier la production du caoutchouc. Red-rubber (caoutchouc rouge, rouge du sang des Nègres) fut le nom donné au caoutchouc congolais, et lors de l'enquête officielle ordonnée sur ces faits dont le Parlement belge fut saisi, la plus importante des compagnies exportatrices dut reconnaître que chaque tonne de caoutchouc frais, expédiée en Europe, coûte au minimum la vie de six indigènes. » Attentifs à la circulation des marchandises et des matières premières, les frères Bonneff le sont également aux déplacements forcés des hommes. En pleine affaire Dreyfus qui divisa aussi le monde du travail, ils tiennent à clore leur ouvrage sur le sort des ouvriers juifs de Paris chassés de Pologne et de Russie par les vagues successives des pogroms. « Parmi les ouvriers de Paris, un peuple vit, famélique et laborieux, qui a conservé ses coutumes et son langage, c'est le prolétariat juif. [...] Le Juif ouvrier manuel, le Juif éloigné de la boutique et du comptoir, est généralement peu connu. Cependant les 4<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> arrondissements de Paris, les quartiers de la Bastille et de l'Hôtel de Ville, donnent asile à une population juive de tailleurs, de casquettiers, d'ébénistes, de forgerons, de cordonniers, de sculpteurs, de mécaniciens, de ferblantiers, de serruriers, de chaudronniers, de confectionneurs en fourrures, parlant tous le même idiome, le jargon jettisch. » Si l'on décide de briser la dalle d'oubli qui recouvre l'œuvre solidaire des frères Bonneff, ce n'est pas seulement l'histoire des combats ouvriers qui ressurgit, c'est aussi un monde englouti qui nous est donné à lire. Le monde des mots effacés par centaines, rayés, jetés, condamnés pour leur trop grande proximité avec l'usine. La Vie tragique des travailleurs est votre dictionnaire secret, fileuses au sec, visiteuses de coton, gamins de peignage, ourdisseurs, mineurs à découvert, rouleurs au gueulard, casseurs de fonte, accrocheurs des poches de coulée, broyeurs de scories, puddleurs, piqueurs de meules, tireurs de long, tubistes, déchiqueteurs, rattacheuses et vous aussi énigmatiques continueuses.